Document generated on 04/28/2024 12:11 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Le puritanisme dans le cinéma nordique

Number 13, April 1958

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52233ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1958). Le puritanisme dans le cinéma nordique. *Séquences*, (13), 8–11.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1958

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

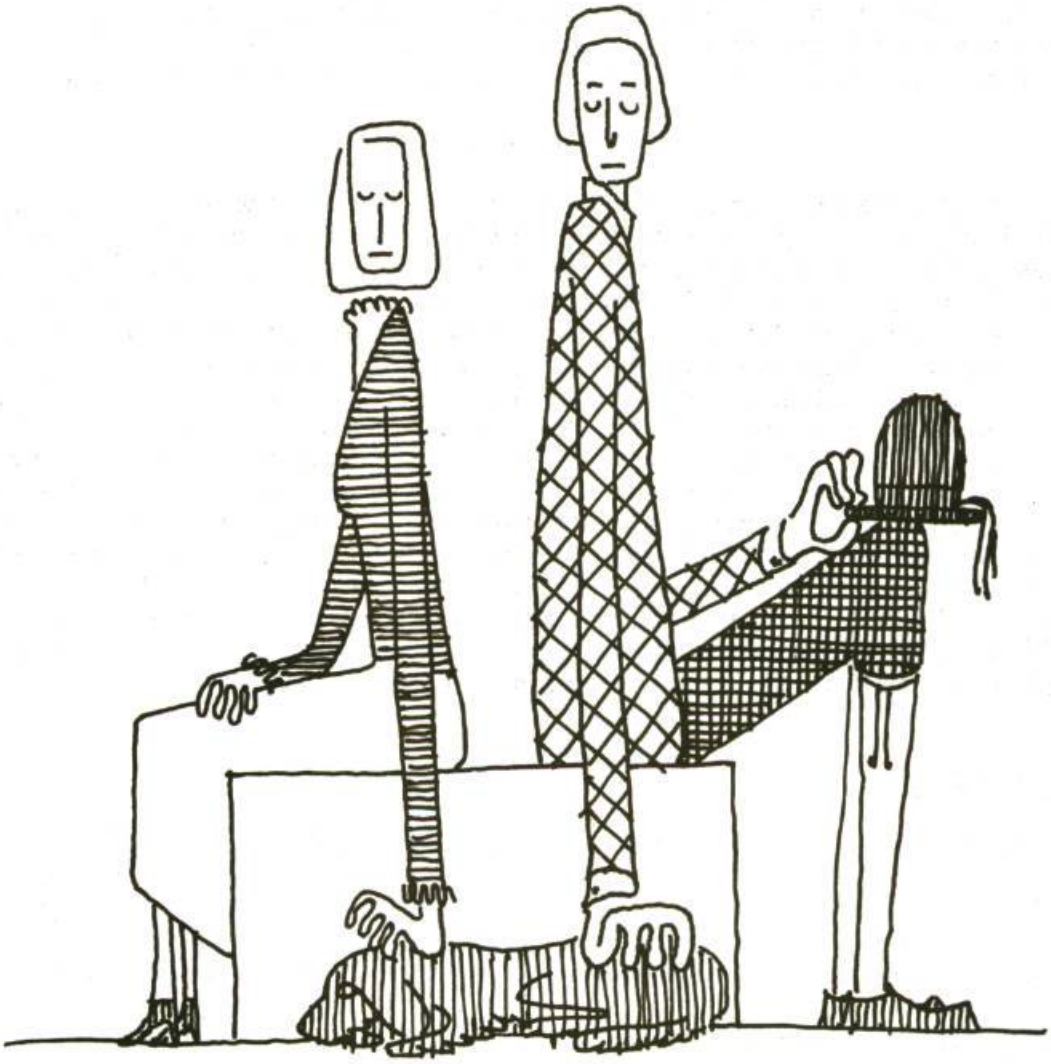
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



LE PURITANISME DANS LE CINEMA NORDIQUE

COLLÈGE DES JÉSUITES CINÉ-CLUB GARNIER QUÉBEC

LE PURITANISME DANS LE CINEMA NORDIQUE

En Europe, le cinéma scandinave fut un des éléments les plus importants dans l'élaboration de l'art cinématographique. Il est vrai que les cinéastes danois et suédois avaient à leur disposition deux grandes sources d'inspiration: les légendes nordiques et le folklore scandinave. De plus, une atmosphère irréelle, empreinte d'une féerie morbide et d'une poésie sensible se prêtait presque naturellement à l'adaptation cinématographique.

Mais ce qui semble marquer profondément les films nordiques, c'est une rigueur de vie indéniable, un attachement aveugle au devoir, un respect farouche des traditions, une préférence accordée à la lettre sur l'esprit, bref, un puritanisme qui va susciter des drames qui tourneront invariablement au tragique. C'est dans cette perspective que nous allons examiner le cinéma suédois et le cinéma danois. Et, ô prodige, nous allons rencontrer dans ces deux pays des réalisateurs parmi les plus célèbres du cinéma mondial.

x xx x

1. La Suède - Alfred Sjöberg appartient au groupe des réalisateurs suédois qui firent leurs débuts vers 1940. On cherchait alors à donner aux films vie dramatique et ressort en se servant de la technique impressionniste. Ce que Sjöberg aime avant tout dans un film, c'est la composition et l'éclairage. En 1942, il donne un des chefs-d'oeuvre du cinéma suédois, Le Chemin du ciel, dont le caractère naïvement paysan possède une saveur et une authenticité difficilement appréciable pour un public étranger. Il s'agit d'un drame épico-lyrique où s'entrecroisent la vie et la mort, le péché et la rédemption. Eh bien! ce conte mystique n'est pas exempt de scènes très matérielles qui nous prouvent que nous sommes dans un pays où l'on ne badine pas avec les impératifs de la Loi: jugement d'une jeune fille accusée de sorcellerie, obsèques des victimes d'une épidémie, prière expiatoire des villageois réunis dans le temple.

En plus de ces faits caractéristiques, l'auteur parvient par un éclairage approprié à nous faire éprouver le cauchemar au cours de l'orgie du roi Salomon, à nous entraîner dans un tourbillon apocalyptique quand Mats s'engouffre dans le carrosse du diable.

Mais cette descente aux enfers sera entreprise radicalement dans l'oeuvre brûlante de Sjöberg, Mademoiselle Julie. Ici vraiment, l'auteur va utiliser avec une rare maîtrise des retours en arrière pour nous montrer l'enfance de Julie, tour à tour garçonnière et féminine, mais constamment tenue dans des contraintes très étroites. C'est son enfance désaxée qui va déterminer chez elle un certain nombre de complexes. On devine dans quel climat fermé cette enfant a été élevée. Et l'on ne peut être tout à fait surpris si l'absence du Comte, représentant de l'Ordre, conduit à des excès les plus honteux. Aussi cette existence glaciale, écoulée dans une âpreté desséchante, ne peut se suffire à elle-même. La religion, dans cette atmosphère, n'est que façade. C'est bien ce que symbolise Christine, hypocrite et hideuse, sorte de dérision du Christianisme. On décèle alors où mène une enfance écoulée dans un climat irrespirable. Tôt ou tard, les passions se réveillent et l'âme déboussolée sombre dans le mal. Aucune vérité ne peut opérer de miracle: le monde d'au-delà apparaît bouché. Dieu a disparu. Julie va réussir là où son père a échoué. Elle se suicide.

Le sort de cette autre jeune fille, Kerstin, n'est pas plus heureux dans Elle n'a dansé qu'un seul été, film d'Arne Mattsson. Le sujet est simple. Göran fait la connaissance d'une jeune fille qui vient aider l'oncle aux travaux des champs et, à la faveur du travail commun, une tendre affection naît entre eux. Contre l'opposition du pasteur, de l'opinion publique, de ses parents, Göran défend son amour pour Kerstin. Une nuit, les jeunes gens rentrent à moto d'une représentation théâtrale. Ils font une chute. Kerstin est tuée. Châtiment divin d'une faute commise, disent les uns; cruel accident, pensent les autres.

Dès les premières images du film, nous observons un monde sclérosé dans une loi sans pitié, un monde de vieillards sombres et impassibles, un monde d'austérité glacée. Car de quoi s'agit-il au juste, sinon d'un amour naissant incompris et combattu? C'est la mère de Kerstin qui sépare les amoureux; c'est le père de Göran qui ramène son fils à ses études; c'est le pasteur intransigeant qui fait peser sur les jeunes les foudres célestes. On ne discerne pas de la part des adultes une tentative de compréhension. Ils forment plutôt un mur inébranlable. Seul, l'oncle Persson, grand adolescent égaré, fidèle à sa jeunesse, comprend le drame sans parvenir à l'éviter. Cependant, il est assez significatif que celui qui fut l'obstacle à l'amour, au nom d'une morale négative et sans fondement, soit également l'auteur involontaire du châtiment. Car le pasteur, dictateur des consciences, interprète odieux des préceptes bibliques, fera déraper dans un virage, la moto de Göran. Maintenant, il n'y a plus qu'à tirer la leçon de l'accident. Dieu sait se faire justice.

Ne faut-il pas voir dans ce film jusqu'où peut aller un rigorisme aveugle? L'éducation est une prise de conscience de la vérité. Ce coeur que les jeunes commencent à sentir frémir en eux, il importe que les éducateurs sachent leur faire comprendre sa richesse et les dangers auxquels il est exposé. Mais jamais une éducation racornie ne parviendra à éteindre ce qui n'aspire qu'à brûler. Il faut donc dispenser à la jeunesse une éducation du coeur comme on lui procure une éducation de l'esprit. Le film de Mattsson est venu nous rappeler d'une façon poétique et dramatique que si on ne badine pas avec l'amour, on n'éduque pas avec des ukases.

x x x

2. Le Danemark - En traversant au Danemark, nous allons connaître une même atmosphère et retrouver une situation analogue, dans le film de Dreyer, Dies irae (Jour de colère). Nous sommes au XVIIe siècle. La seconde jeune femme du Pasteur Absolon étouffe dans un milieu d'une austérité inhumaine. Elle s'éprend de Martin, fils du Pasteur, qui vient d'arriver. Leur amour grandit au point qu'elle en vient à souhaiter la mort de son mari. Ce dernier meurt étrangement. La vieille mère d'Absolon accuse sa bru d'être possédée du démon et d'avoir causé la mort de son fils. Effrayé, Martin abandonne Anne, qui sera brûlée comme sorcière.

Dès le début de ce film, nous sommes plongés dans un monde impitoyable. On recherche une vieille femme soupçonnée de sorcellerie. La torture et le bûcher seront son lot. Le cri qu'elle laisse échapper en mourant va nous poursuivre irrésistiblement. Ce qui frappe, c'est de constater que les représentants de la foi apparaissent désincarnés, froids, inhumains. Aucun sentiment ne semble venir d'eux. Est-ce que le service de Dieu annihile ainsi le vieil homme qu'il n'en reste qu'une ossature? Est-ce que le rôle de la justice est de sauver les âmes en détruisant les corps? Dans la scène finale où l'on voit la jeune femme entre les mains de ces hommes qui l'interrogent et de cette vieille mère qui l'accuse, on devine qu'elle n'échappera pas à ces êtres, gardiens irréductibles de la Loi. Et pourtant, nous savons dans quel air raréfié a vécu Anne. Le puritanisme dépasse ici la limite de la vertu et tombe dans un excès qui pompe la vie. Tout le long du film, nous avons vu

des gens vivre chichement, en brimant leurs sentiments. Les deux jeunes êtres qui tentaient de respirer étaient sans cesse ramenés à l'intransigeance d'une existence à haute tension spirituelle. On comprend, hélas! que la haine ait fait place à l'amour. Et l'attachement aveugle à la Lettre prendra les Maîtres de l'Ordre impitoyables pour cette jeune femme, un moment, égarée ...

C'est donc un Dieu jaloux et écrasant qui domine Jour de Colère. C'est encore le même Dieu que nous allons retrouver dans Ordet (La Parole). Dans une ferme d'un village danois, le plus jeune fils voudrait épouser la fille d'un tailleur qui anime une secte protestante dont la piété rigoriste s'oppose à l'influence du père du jeune homme. Cette animosité religieuse se complique d'une certaine rivalité d'artisan pauvre à riche propriétaire. De plus, la Parole de Dieu est confiée à un fou qui reproche à tous ceux qui l'entourent leur manque de foi. Elle est, en effet, bien pauvre cette foi, à peu près vide de contenu, bien qu'elle fasse peser sur les épaules de tous ces gens un joug qui n'a vraiment rien de suave. Et les personnages les plus humains sont véritablement ceux qui échappent plus ou moins à son emprise. Car les autres sont partagés entre un rigorisme moral effroyablement opprimant et un pseudo-mysticisme qui condamne allègrement à l'enfer tous ceux qui ne font pas partie du groupe des élus.

Comment ne pas dénoncer, dans ce film, un certain fanatisme religieux? Les pères de famille sont vraiment détestables. Morten Borgen est imbu de cette idée de la puissance de Dieu, "le Dieu d'Elie, éternel et toujours semblable". Peter manifeste un Christianisme farci d'un exclusivisme pharisien. Son orgueil lui permet de se rendre un bon témoignage de vertu, de redouter les autres: "Il faut toujours se méfier", de menacer de la colère de Dieu ceux qui n'adhèrent pas à sa secte. L'entêtement farouche des deux pères brisera le rêve de mariage des deux enfants au nom de vérités absolues. Mais on sent bien qu'il eût suffi d'un peu de compréhension réciproque, de concessions honnêtes, en un mot, d'un peu d'amour, pour parvenir à créer, non pas une dissension entre des êtres qui servent Dieu, mais un courant de sympathie qui fait qu'on s'estime et qu'on s'aide. Au contraire, cette religion puritaine a tout calcifié: nous vivons, comme l'a si bien démontré le Père Avril, o.p., dans un climat irrespirable.

Le film, d'une lenteur solennelle, d'une beauté plastique envoûtante, d'un éclairage pénétrant, finit par oppresser. Le monde surnaturel qui s'y manifeste, au lieu de dilater, écrase. Et bien qu'il y ait, à la fin, un miracle, on peut se demander par quelle vertu authentique il survient.

COLLÈGE DES JÉSUITES
CINÉ-CLUB
GARNIER
QUÉBEC

x x x

Il ne fait aucun doute qu'avec Dreyer, Mattsson, Sjöberg, nous sommes en compagnie de maîtres du cinéma qui ont su tirer du pays des elfes tout le mystérieux qui, à la fois, nous captive et nous effraye. Et la forte touche religieuse qui marque leurs films révèle un puritanisme qui sert un style pur et rigoureux et dénonce une spiritualité étriquée et étouffante.

QUEL EST VOTRE AVIS?

1. Quels sont les films scandinaves que vous avez vus?
2. D'après ce que vous savez du cinéma scandinave, que pensez-vous de la religion qui y apparaît?
3. Nommez les grands maîtres du cinéma scandinave. Par quoi se caractérisent-ils?
4. Croyez-vous que l'auditoire de votre ciné-club profiterait d'un film scandinave? Quelles objections prévoyez-vous?